

| AVRIL MAI JUIN 2013
Nissan, Iyar, Sivan,
Tamouz 5773

Kaminando i Avlando

.04

NOUVELLE SÉRIE

Revue de l'association
Aki Estamos
Les Amis de
la Lettre Sépharade
fondée en 1998

03 *Avlando kon*
Tcheky Karyo
— BELLA LUSTYK
ET LISE GUTMAN

05 *Fleurs du*
répertoire
sépharade
— SUSANA WEICH-
SHAHAK

12 *Mon père,*
ce héros
— JEAN COVO

16 *Viktor Levi,*
une voix
libérale
— MICHAEL
ALPERT

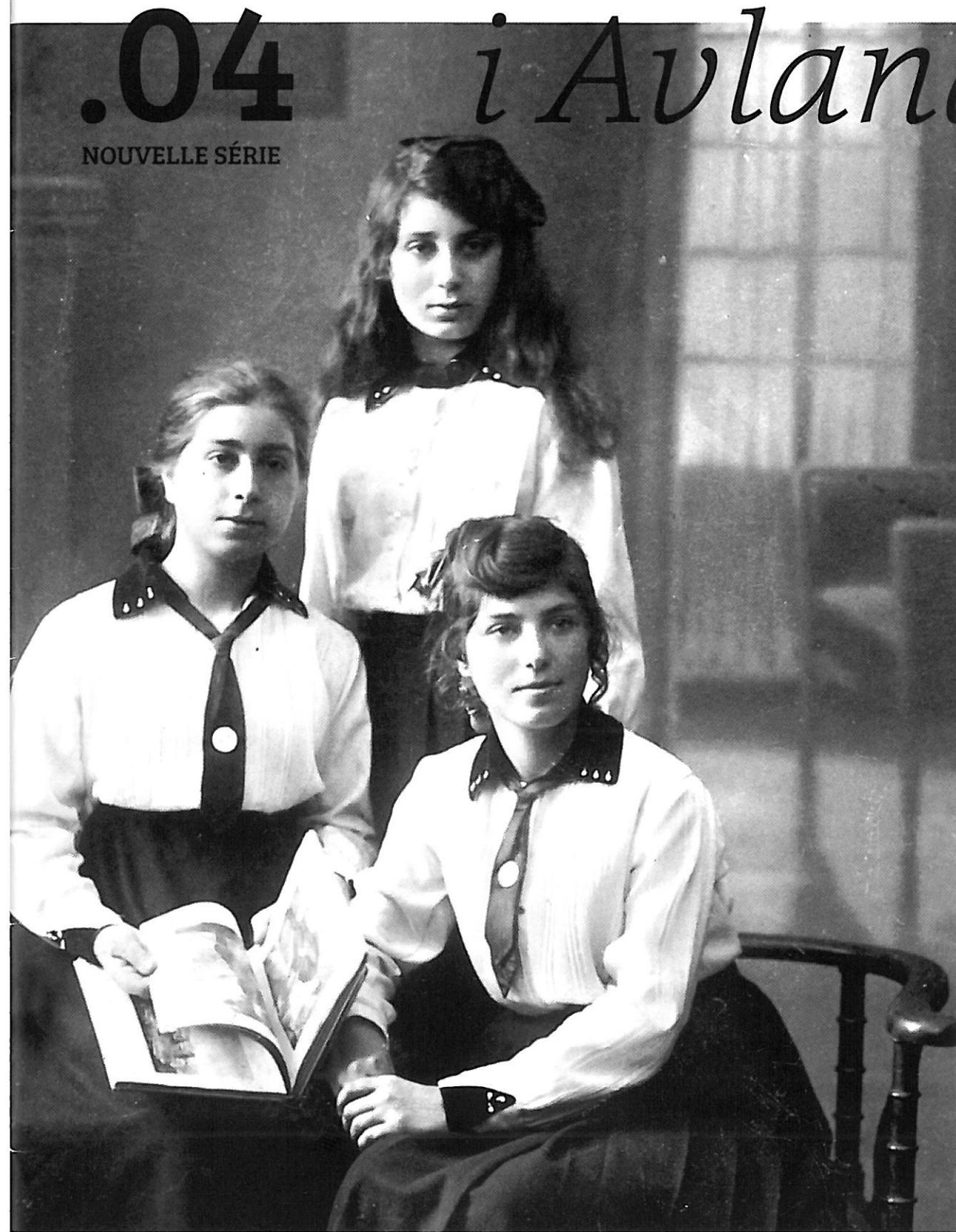
18 *Embezar*
Inglez i Yidish
— RACHEL AMADO
BORTNICK

21 *Le centre*
Naimé y
Yahoshua Salti

22 *Moshiko no*
kome bureka
— ESTER LÉVY

24 *Tratado del*
alma gemela
— LINE AMSELEM

26 *Une enfance*
juive en
Méditerranée
musulmane
— BRIGITTE
PEKINE



Para meldar

Brigitte Peskine

Une enfance juive en Méditerranée musulmane

*Une enfance juive en
Méditerranée musulmane.*
Textes inédits recueillis par
Leïla Sebbar



Édition Bleu
autour
2012
ISBN :
9782358480383

Il est impossible de résumer des textes aussi différents en quelques pages, mais saluons d'abord la démarche : trente quatre « Gens du livre » selon l'expression de Léïla Sebbar évoquent leur enfance en Algérie, Maroc, Tunisie, Turquie, Egypte, Liban en des termes d'une rare honnêteté quand on considère que tous ont subi le même arrachement à un âge encore tendre, où les souvenirs et les sensations passées ont tendance à être réinventées.

Beaucoup de points de convergence entre ces différents auteurs, malgré la spécificité historique ou sociale de chacun d'eux.

Tout d'abord, la triangulation. Toutes les situations mettent en avant la coexistence (longtemps pacifique) des Chrétiens, des Musulmans et des Juifs. Chaque communauté fréquente les autres, à l'école ou pour le travail, mais ça s'arrête à la porte de la maison.

Cette triangulation, qui rappelle l'âge d'or espagnol, va être impactée par l'Histoire. La première rupture correspond au décret Crémieux qui, en 1870, donne la nationalité française aux Juifs d'Algérie mais pas aux Musulmans. C'est un rude coup donné à ce que André Azoulay appelle la « capillarité judéo-musulmane ». Les Juifs d'Algérie participeront aux deux guerres mondiales avant que le gouvernement de Vichy ne les déchoient de leur nationalité.

Le cas de l'Algérie est donc particulier. Pendant la guerre d'indépendance, les Juifs algériens ne se reconnaissent pas dans l'OAS dont certains dirigeants ont été farouchement pétainistes. Et le clivage avec les « Arabes » (on ne disait pas Musulmans, comme on ne disait pas Juif mais Israélite) reste impacté par ce fameux décret Crémieux. Puis la multiplication des attentats les force à faire le choix du départ.

Daniel Mesguich : « De Juifs arabes qu'ils étaient, ils se firent, non pas Juifs français, mais Français juifs : pour ne plus être arabes, ils cessèrent (presque) d'être juifs. »

La Tunisie et le Maroc connaissent les mêmes « conflits de loyauté ». Les Juifs sont pris dans une « mauvaise affaire » (bey'aamkata'a), comme dit Ida Kummer (chez nous, on disait « assis entre deux chaises »). « L'exode des colons accentuait notre identité juive, écrit Ralph Toledano. Cessant d'être confondus avec les Nazaréens, nous redevenions Marocains ». D'autant que nombre d'entre eux, d'origine berbère, étaient là avant les Arabes et les Turcs.

Spontanément, les auteurs (mais ce sont, rappelons-le, des Gens du livre) soutiennent les mouve-

ments indépendantistes. Jusqu'au moment où, privés de leur emploi, « exilés chez eux, dans leur origine » selon l'expression de Daniel Sibony, ils se rendent à l'évidence qu'il n'y a pas d'avenir pour eux au Maghreb.

Le départ des colons chrétiens fait voler en éclats la triangulation. La création de l'Etat d'Israël en 1948 avait déjà provoqué des tensions entre Juifs et Arabes. Pourtant les auteurs judéo-arabes soulignent la similitude entre les coutumes, la nourriture, et même la religion : ils égorgent un mouton pour Pessah et pour l'Aïd, affectionnent la même pâte d'abricot (ma grand-mère en recevait d'Istanbul) portent (pour les plus vieux d'entre eux) le même costume, parlent (parmi d'autres) la même langue, crient les mêmes youyous lors des mariages.

La langue : tous les auteurs en parlent, souvent avec humour. Il y avait l'Arabe ou le judéo-espagnol, langue vernaculaire, le Français, langue du progrès (et de l'AIU), de l'assimilation, de la modernité ; mais aussi « l'autre langue », la bâtarde, la mélangée, truffée de mots arabes, français et espagnols, la mal-aimée comme dit Anny Dayan Rosenman. La langue est également un marqueur social : « Dans les milieux populaires, parler arabe faisait trop juif alors que dans les familles bourgeoises, parler arabe faisait trop arabe » note Ida Kummer. Quel traumatisme quand les Français de France moqueront leur accent ou leurs expressions : « C'est magnifique, c'est catastrophique » dit-on chez Rita Rachel Cohen. « Que je te raconte ! » se souvient Lizi Behmoaras ; un plat s'appelle un « manger », on parle fort, on rit de même.

Vient un temps où la langue, quelle qu'elle soit, n'est plus que chuchotée : En Tunisie, sur la « plage des comptes bloqués » (Bourguiba interdisait aux Juifs de partir avec de l'argent), le projet de départ est secret, et le mot juif tabou. On dit « J. » et « Canada » pour Israël.

Les auteurs se défendent d'une nostalgie attendrie. Benjamin Stora : « Sans le savoir, j'étouffais ». Isolé et décalé au lycée Janson de Sailly, il



Lydia Azar
et sa sœur
Yvette Sarfaty
devant la plage
d'Alexandrie
vers 1940.

Photothèque Enrico
Isacco.

comprend qu'il doit « tout dissimuler de mes origines, tant orientales que juives, décoder de nouvelles normes, et travailler, travailler, redevenir le premier de la classe ». Et très vite « un sentiment de liberté m'a gagné ».

Les auteurs de ce recueil représentent la dernière génération d'un peuple sédentarisé pendant des centaines d'années, mais qui semble avoir toujours su qu'il reprendrait le chemin de l'exil. Petites histoires au sein de l'Histoire majuscule, avec toutes les nuances d'une hiérarchie sociale extrêmement rigide : en Turquie, les Juifs sépharades méprisent les Polaks et les Roumains ; en Tunisie, les Juifs livournais méprisent les arabophones, partout les Juifs émancipés méprisent ceux du Mellah, les Algérois méprisent les Constantinois etc. La confiscation des biens et le rapatriement en France dans des banlieues inhospitalières n'ont pas abrogé les clivages. Et beaucoup de ceux qui se sont d'abord établis en Israël ne sont pas restés, effarés par le mépris des Ashkénazes à leur égard... Jusqu'à ce que les Juifs russes les remplacent dans le rôle des mal-aimés.

Tous ont vécu une rupture, tous regrettent le climat, les couleurs, la lumière, la douceur d'une vie communautaire, mais parmi ces 34 auteurs, je n'en vois guère qui auraient supporté les codes surannés qui allaient avec. Une mutation était en cours, avant même leur naissance. Au temps de leurs grands-parents, l'Alliance avait remporté le premier combat des modernes contre les anciens. La décolonisation a remporté le second.

Il n'y a plus, ou presque, de Juifs en Méditerranée musulmane. Mais il est intéressant de noter que ces derniers témoins m'ont tous, ou presque, semblé favorables à la création d'un état palestinien et à la paix au Moyen Orient. On dit en France que la guerre est une affaire trop compliquée pour la confier à des militaires. On pourrait ajouter que l'Orient est trop compliqué pour le confier à des Occidentaux. Mais à qui le confier ?

Brigitte Peskine est écrivain et notamment l'auteur des *Eaux douces d'Europe* (Seuil, 1996) et de *Buena familia* (Nil/Laffont, 2000).